

Décoloniser Kateri Tekakwitha

Jean-François Roussel, professeur agrégé, Faculté de théologie et de sciences des religions, Université de Montréal

Forum mondial théologie et libération, Montréal, 8 août 2016

Tous droits réservés ©2016

Le 21 octobre 2012, Kateri Tekakwitha est devenue la première sainte catholique autochtone d'Amérique du Nord.¹ On a beaucoup répété que la canonisation marquait la reconnaissance par l'Église catholique de la possibilité d'être chrétien et autochtone, sans abandonner sa culture autochtone. Qu'il s'agissait d'une reconnaissance des peuples autochtones par l'Église. Kateri est un personnage vénéré depuis longtemps par de nombreux autochtones et non autochtones au Canada et en Amérique du Nord.

Je veux d'abord faire 3 précisions pour éviter les malentendus sur ma démarche.

1. Au moment de cette présentation sur Kateri, je me trouve sur « un territoire spirituel mohawk non cédé ». Kateri Tekakwitha ne nous appartient pas. Je veux d'abord honorer la dévotion autochtone à Kateri Tekakwitha, une dévotion qui n'appartient pas aux non-autochtones. Ce n'est pas d'elle dont il sera question ici.
2. Si on me demande : « Mais au fait, qui était donc Kateri Tekakwitha ? », je répondrai que ma présentation ne porte pas là-dessus – même si je suggérerai quelques avenues. Je ne parlerai pas de Kateri Tekakwitha en elle-même, mais d'un ensemble de discours et de représentations non autochtones à son sujet. La Kateri qui m'intéresse est le portrait qui en est fait par l'Église catholique des non-autochtones.
3. Je pense que ce portrait nous renvoie à nous-mêmes. Qu'est-ce qui se passe quand des non-autochtones, façonnés par une société encore colonialiste, expriment qui est une autochtone pour eux, pourquoi ils l'aiment, qu'est-ce qu'ils admirent en elle ?

Ma démarche part de 4 convictions :

1. Le colonialisme d'aujourd'hui a une histoire, que notre ignorance permet de se répéter à notre insu. Relire l'histoire est nécessaire pour libérer le présent.
2. Comme l'écrit l'auteur autochtone Thomas King : « L'histoire des Autochtones d'Amérique du Nord n'a jamais vraiment eu les Indiens pour sujet. Ce qui comptait, c'était bien plus l'histoire des Blancs, de leurs besoins, de leurs aspirations. » (King, 2014, p. 246). De manière provocante mais que je pense être nécessaire, je soutiens que cette affirmation s'applique aussi à la dévotion non autochtone à Sainte Kateri Tekakwitha.
3. Comme l'a bien montré Edward Said, l'impérialisme, c'est d'abord un imaginaire. Il permet à la société impérialiste de conquérir et annexer les terres et leurs habitants, tout en étant convaincue qu'elle remplit ainsi sa destinée, qu'elle fait le bien, sans

¹ Le processus qui a mené à sa canonisation avait commencé en 1884 aux États-Unis.

voir la violence de cet imaginaire. Il faut contester cet imaginaire, c'est une part essentielle de la résistance à l'oppression.

Pour présenter Kateri Tekakwitha, lisons la présentation qu'en a faite le pape Benoît XVI le jour de sa canonisation :

« Kateri Tekakwitha est née en 1656 dans l'actuel État de New-York, d'un père mohawk et d'une mère algonquienne chrétienne qui lui donna le sens de Dieu. Baptisée à l'âge de 20 ans, et pour échapper à la persécution, elle se réfugia à la Mission Saint François Xavier, près de Montréal. Là, elle travailla, partageant les coutumes des siens, mais en ne renonçant jamais à ses convictions religieuses jusqu'à sa mort, à l'âge de 24 ans. Dans une vie tout ordinaire, Kateri resta fidèle à l'amour de Jésus, à la prière et à l'Eucharistie quotidienne. Son but était de connaître et de faire ce qui est agréable à Dieu. Kateri nous impressionne par l'action de la grâce dans sa vie en l'absence de soutiens extérieurs, et par son courage dans sa vocation si particulière dans sa culture. En elle, foi et culture s'enrichissent mutuellement ! Que son exemple nous aide à vivre là où nous sommes, sans renier qui nous sommes, en aimant Jésus ! Sainte Kateri, protectrice du Canada et première sainte amérindienne, nous te confions le renouveau de la foi dans les Premières Nations et dans toute l'Amérique du Nord ! Que Dieu bénisse les Premières Nations ! »
(Benoît XVI, 2012).

Unité et conflit

Dans cette présentation, qui exprime très bien l'interprétation commune, Kateri est présentée comme une figure d'unité entre la foi chrétienne et la culture autochtone. Pourtant, elle est un personnage contesté chez les Premières Nations. Ses fidèles catholiques la voient comme la preuve qu'il est possible d'être à la fois chrétien et autochtone. Plusieurs autres autochtones la considèrent plutôt comme un exemple de capitulation spirituelle. En quelque sorte, Kateri aurait renié sa spiritualité mohawk pour se livrer corps et âme aux missionnaires, puis mourir à 24 ans en apatride. Pour eux, Kateri est une enfant perdue. Son histoire montre pourquoi les autochtones doivent abandonner l'Église.

Voilà un curieux destin pour une figure d'unité.

En 2012, quand Kateri a été canonisée, on l'a présentée comme un pont entre l'Église et les autochtones, mais en restant très discret sur l'état des rapports entre les Premières Nations et l'Église catholique. Dans les discours pastoraux où on parlait de Kateri, on n'a pas parlé de la crise de confiance envers l'Église qui résultait de l'histoire des pensionnats indiens, administrés par des Églises, la majorité par des entités catholiques. En 2012, on était au beau milieu de la Commission de Vérité et Réconciliation ! Ceux qui faisaient le lien entre la canonisation de Kateri et le besoin de guérison à cause des pensionnats, c'étaient les autochtones.

De plus, Kateri est mohawk et on peut dire que les Mohawks sont probablement la nation autochtone la plus mal aimée par les Québécois, et pas seulement depuis la Crise d'Oka en

1990, marquée par la violence entre la police, l'armée et les *warriors* mohawks, et par beaucoup de rage et de racisme dans la population non autochtone. Dans l'histoire qu'on nous a racontée, les Mohawks étaient les ennemis de nos ancêtres. J'ai lu un certain nombre de vies de Kateri écrites par des non autochtones, à commencer par les plus anciennes. On y voit se déployer tout l'imaginaire qui nous empêche d'avoir des relations 'normales' avec les Mohawks : la brutalité et la fourberie des Mohawks ; la situation difficile des missionnaires aux prises avec les Mohawks païens ; le dualisme entre le pays mohawk païen et le pays chrétien où mourra Kateri ; les Mohawks, alliés des Anglais ; l'héroïsme de Kateri qui quitte son peuple pour rester fidèle à Jésus. Et en 2012, on a beaucoup alimenté cet imaginaire malgré des apparences bienveillantes.

Ce n'est pas Kateri, c'est une représentation. Ce portrait persiste aujourd'hui, 320 ans plus tard. Superposé à l'héritage des pensionnats, il provoque une étrange dissonance.

Les sources et les critiques

L'ensemble de la tradition catholique concernant Kateri a pour base des biographies écrites par deux jésuites français de la fin du 17^e siècle et du début du 18^e siècle : Claude Chauchetière et Pierre Cholenec.² C'étaient des hommes, des Français, des catholiques, face à une femme mohawk dans une société très différente de la France et de l'Europe.

L'histoire racontée de Kateri paraît simple. Mais il y a dans l'histoire de Kateri de son époque une grande complexité, que des chercheurs non théologiens ont montrée depuis plusieurs années. Certains sont mohawks. Mais cela n'est toujours pas enregistré dans le discours ecclésial.³ On s'en tient à répéter la version traditionnelle, qui reste empreinte de colonialisme. Car le dispositif colonial n'exclut pas la bienveillance envers les peuples, qu'on colonise pour leur bien.

Je fais un lien avec les femmes de la Bible. Selon certaines féministes, ces femmes seraient perdues à jamais, parce que leur histoire a été écrite par des hommes au sein d'un monde patriarcal. Mais dans son œuvre majeure *In memory of her*, Elisabeth Schussler Fiorenza refuse l'idée que l'histoire des femmes de la Bible aient vécu pour rien. Comment leur redonner leur voix ? Comment retrouver leur histoire de femmes ? Mais aussi, comment franchir le miroir eurocentrique, patriarcal et déformant entre Kateri et nous ? Comment retrouver la part spirituellement mohawk de Tekakwitha ?

D'autres perspectives sur l'être-femme-mohawk de Kateri Tekakwitha

On le dit et on le répète : ce qui est admirable chez Kateri, c'est qu'elle n'ait pas renoncé à sa culture. Mais qu'est-ce qu'on montre de cette culture ? Pas grand chose, au total. On la montre avec des vêtements en peau de chevreuil et avec des tresses. Elle aime prier dans la forêt. Quand elle était enfant, elle faisait de la broderie à la manière mohawk. C'est à peu près tout. Est-ce que la culture mohawk peut se ramener à cela, certainement pas. Rien sur

² En plus de quelques lettres un peu plus tardives de l'un des mêmes jésuites.

³ (Blanchard, 1982; Bonaparte, 2009; Goulet, 2011; Greer, 2007; Schoemaker, 1995)

la structure de parenté, sur la vie sociale et politique d'un village mohawk, et rien sur une vision du monde, un rapport au corps, que Tekakwitha a pourtant intégrés dès son enfance.

Une enfant mohawk de cette époque apprend que le ciel est un rideau et que de l'autre côté il y a un autre monde, tout près, qu'on peut quasiment toucher par certaines pratiques corporelles/spirituelles et par la transe. Elle apprend aussi que chacun est porteur d'une *oren:ta*, une énergie spirituelle, qu'on peut développer, là encore par des pratiques psychosomatiques et mentales. Cette enfant apprend aussi que de nouvelles maladies mortelles sont apparues, qu'elles défigurent et rendent aveugles, comme Kateri elle-même, et que les chamanes n'arrivent pas à guérir ces maladies. Elle découvre des missionnaires, qui ont eux aussi des pratiques corporelles/spirituelles. Et il se trouve que Kateri, comme plusieurs autres avec elle, aspire au ciel, s'adonne à des pratiques corporelles que les missionnaires considèrent comme de la pénitence – alors que l'idée de péché est étrangère aux peuples autochtones de cette époque, tout comme le dualisme dans lequel les missionnaires évoluent à cette époque. Kateri se montre constamment préoccupée, non pas par ce qu'il faut croire mais par ce qu'il faut « faire pour être agréable à Dieu », comme l'écrivent souvent ses premiers biographes. Elle est dans le performatif. Elle cherche à percer les secrets des missionnaires.

Tout cela a été largement étudié par plusieurs auteurs ethnohistoriens et anthropologues. Mais rien de cela n'est retenu par le discours courant sur Kateri dans l'Église catholique. L'être-mohawk de Kateri s'y réduit à deux ou trois généralités. Et il se réduit à des relations tendues avec un peuple qui la persécute, auquel elle se sent étrangère. De plusieurs façons, que je n'ai pas le temps de présenter ici, elle est extraite de son peuple. Elle est un lys parmi les épines, pour employer l'expression fameuse de Chauchetière.

Par exemple, Kateri a été marquée par la variole, à demi-aveugle, défigurée. Dans le portrait courant, cela l'isole des autres, elle est différente. Mais la variole est une maladie épidémique. Kateri n'était certainement pas la seule à en porter les cicatrices, ou à avoir perdu sa mère et son frère dans cette épidémie. Comment peut-elle être isolée des autres ? Il serait fascinant d'imaginer une autre Kateri, dont la foi chrétienne s'arrimerait à ce rapport à son monde mohawk, et davantage à ce contexte social mohawk. D'ailleurs, la variole est une maladie coloniale, personne n'en parle non plus.

Le récit courant de la vie de Kateri est aussi androcentrique. Les biographes masculins décrivent une jeune femme démunie. Dans son village d'origine, orpheline au milieu des Mohawks païens, elle subit la tyrannie de son oncle. Ses seuls protecteurs sont les missionnaires, qui la comprennent mieux que sa famille et son peuple. Puis après son baptême, assurent-ils, elle leur est toujours obéissante. Pourtant, les mêmes textes racontent certains événements qui prouvent le contraire. Elle en fait à sa tête, elle ne dit pas tout aux missionnaires.

Dans cette version, plusieurs femmes sont absentes. Où est la Mère de Clan, qui gouverne tout le monde dans la maison de la petite Tekakwitha, y compris son oncle qui ne pourrait pas se comporter en tyran ? Ensuite, les femmes de la mission catholique de Kahnawake, réduites au rang de personnages secondaires, soumises elles aussi aux missionnaires. Pourtant une lecture plus attentive montre qu'elles agissent intégralement en Mères de Clan, qui gouvernent le village et qui participent même à la gouvernance de la confédération

de peuples dont les Mohawks font partie. Une gouvernance à laquelle les missionnaires ne participent pas.

Autres femmes infériorisées dans le récit des jésuites, les compagnes de Kateri à la mission. Elles forment son premier groupe de référence dans sa vie spirituelle : les biographes le montrent bien malgré eux quand on voit ces femmes toujours ensemble et les missionnaires souvent tenus à l'écart. Selon Allan Greer, ces femmes cherchent à acquérir le pouvoir des missionnaires mais pour leurs fins propres, en leur en disant le moins possible. Les rites et pratiques des jésuites et des religieuses semblent être des outils de plus pour s'élever spirituellement, pour accroître son pouvoir spirituel. On s'approprie ces outils en imitant ceux qui les possèdent. « La bande de Kateri » invente d'autres outils, parfois à l'insu des missionnaires. Dans la version courante, on a l'histoire d'une jeune femme solitaire, qui n'a « aucun soutien extérieur » selon le pape. Et pourtant !

Et enfin, il manque ces femmes de pouvoir de la mythologie mohawk :

- la Femme du Ciel, mère de toute l'humanité, la mère des deux jumeaux, dont l'un est le Créateur de tout ce qui est bon et des êtres humains véritables ;
- la Mère du Grand Pacificateur, ce véritable messie né d'une vierge, qui a apporté la paix aux Mohawks et aux autres peuples apparentés. Kateri a une grande dévotion à la Vierge Marie – exactement la même que celle d'une Française de cette époque ?

Autant de femmes marginalisées dans l'histoire courante de sainte Kateri Tekakwitha. Or, une conception forte du féminin imprègne toute la vie mohawk, de la famille à la politique ; en passant par la langue elle-même, où le féminin est accentué par rapport au masculin.

Je soutiens qu'il y a en Kateri beaucoup moins de soumission et beaucoup plus de liberté que ce que les missionnaires ont laissé voir, et c'est ainsi, entre autres raisons, parce qu'elle est une femme.

Conclusion

Comment franchir le miroir patriarcal, euro-centrique et colonialiste de la tradition missionnaire sur Kateri ? D'abord en prenant acte du fait que c'est un miroir et en prenant une distance critique à son égard. Et c'est précisément ce que j'ai essayé de faire ici. Mais à la fin, il n'y a pas d'autre façon de sortir du miroir que d'écouter - et de mettre en première place - ce que des autochtones disent de Kateri et de leur histoire. C'est l'ultime façon de décoloniser Kateri Tekakwitha, ce que je propose est une étape nécessaire mais préliminaire.

Nos discours sur Kateri nous appartiennent et nous devons les examiner de manière critique. Mais Kateri elle-même ne nous appartient pas.

Benoit XVI. (2012). Chapelle papale pour la canonisation des Bienheureux Jacques Berthieu, Pedro Calungsod, Giovanni Battista Piamarta, Maria del Monte Carmelo Sallés Y Barangueras, Mariana Cope, Kateri Tekakwitha, Anna Schäffer. Retrieved from http://w2.vatican.va/content/benedict-xvi/fr/homilies/2012/documents/hf_ben-xvi_hom_20121021_canonizzazioni.html

- Blanchard, David. (1982). ... To the other side of the sky: Catholicism at Kahnawake, 1667-1700. *Anthropologica*, 77-102.
- Bonaparte, Darren. (2009). *A lily among thorns : the Mohawk repatriation of Káteri Tekahkwí:tha*. Ahkwesáhsne Mohawk Territory: Wampum Chronicles.
- Goulet, Jean-Guy A. (2011). Comprendre et gérer la peur existentielle: approches anthropologiques de la religion et des rituels de guérison. *Ethnologies*, 33(1), 33-73.
- Greer, Allan. (2007). *Catherine Tekakwitha et les Jésuites : la rencontre de deux mondes*. Montréal: Boréal.
- King, Thomas. (2014). *L'Indien malcommode : un portrait inattendu des Autochtones d'Amérique du Nord*. Montréal: Boréal.
- Schoemaker, Nancy. (1995). Kateri Tekakwitha's tortuous path to sainthood *Negotiators of changes: Historical perspectives on Native American women* (pp. 49-671). New York: Routledge.